



HAL
open science

Compte rendu de l'ouvrage: Bernard Plossu, Passages par Athènes, Athènes, éd. Agra, 2006, 120 p., Bulletin franco-hellénique 62, février 2008, p. 10-11

Stavroula Kefallonitis

► **To cite this version:**

Stavroula Kefallonitis. Compte rendu de l'ouvrage: Bernard Plossu, Passages par Athènes, Athènes, éd. Agra, 2006, 120 p., Bulletin franco-hellénique 62, février 2008, p. 10-11. 2008. hal-03088644

HAL Id: hal-03088644

<https://hal.science/hal-03088644>

Submitted on 26 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stavroula KEFALLONITIS, « **Compte rendu de l'ouvrage : Bernard PLOSSU, *Passages par Athènes*, Athènes, éd. Agra, 2006, 120 p.** », *Bulletin franco-hellénique* 62, février 2008, p. 10-11.

Bernard PLOSSU, *ΠΕΡΑΣΜΑ ΑΠΟ ΤΗΝ ΑΘΗΝΑ – PASSAGES PAR ATHÈNES*, introductions de Platon RIVELLIS et Aristide ANTONAS (en grec et en français), Athènes, éd. Agra, 2006, 120 p. [ISBN 960-325-617-X]

Sans peut-être avoir en tête le nom de Bernard Plossu, chacun en connaît les œuvres, découvertes notamment sous la forme de cartes postales artistiques, comme ce portrait de Peul Bororo au regard brillant, photographie prise au Niger en 1975. Est-il besoin de se rafraîchir la mémoire ? Une partie de ce travail se trouve sur Internet, à l'adresse suivante : <http://www.documentsdartistes.org/artistes/plossu/repro.html>

L'œuvre de Bernard Plossu peut aussi être évoquée par quelques phrases du photographe, dont la philosophie, toute de simplicité et d'attention, ne saurait laisser le philhellène indifférent : « La photographie parle de tous les moments apparemment sans importance qui ont en fait tant d'importance ! » Il déclare aussi : « En photographie, on ne capture pas le temps, on l'évoque. Il coule comme du sable fin, sans fin, et les paysages qui changent n'y changent rien. » Mais, pour dire l'art photographique, Bernard Plossu aime aussi citer André Dubuffet (dans *Apercevoir*) : « Il y a toute une gamme de degrés dans l'attention. Dans le même instant vous voyez grand nombre de choses, dans un crépitement, dont les unes sans y prendre garde, à peine entrevues, et comme obliquement, en angle frisant, d'autres sur lesquelles votre regard s'est posé un peu plus perpendiculairement, un rien plus longtemps, peut-être. »

Né au Sud-Vietnam en 1945, Bernard Plossu vit et travaille à La Ciotat. Les indications biographiques placées en tête de notre ouvrage retracent une vie de déambulations cosmopolites où les étapes grecques apparaissent avec régularité, d'expositions en recueils de photographies. De fait, la rencontre entre cet explorateur de l'instant et la Grèce semblait inéluctable.

Les éditions Agra proposent un ouvrage double sous plusieurs aspects, puisque les photographies sont précédées de deux introductions et que ces deux textes sont eux-mêmes présentés à la fois en grec et en français (traduits par Karine Moley) : le premier texte est de Platon Rivellis, tandis qu'Aristide Antonas est l'auteur du second.

Né lui aussi en 1945, mais à Athènes, Platon Rivellis se consacre également à la photographie, après avoir mené une carrière d'avocat. On peut découvrir sa biographie, plusieurs portfolios et ses écrits théoriques ou critiques sur son site Internet : <http://www.rivellis.gr> L'ouvrage qui nous occupe présente un texte bref et dense sur le travail de Bernard Plossu, intitulé « ΕΝΑΣ ΦΩΤΟΓΡΑΦΟΣ-ΤΑΞΙΔΕΥΤΗΣ ΣΤΑ ΙΧΝΗ ΤΗΣ ΦΩΤΟΓΡΑΦΙΑΣ ΤΟΥ » (« UN PHOTOGRAPHE QUI VOYAGE SUR LES TRACES DE SA PHOTOGRAPHIE »). Sous le regard de Rivellis, le travail de Plossu révèle la primauté de la photographie sur le voyage. C'est la photographie qui vient d'abord, qui marche en tête. Quant au voyage, il suit. Rivellis souligne combien le travail de Plossu échappe au pittoresque et à l'exotisme. C'est une Grèce sans emphase que l'on retrouve dans ses photographies, loin des clichés aguicheurs. Souvent il s'agit d'un paysage urbain vaste et neutre au milieu duquel surgit un détail, une « trouvaille de Plossu » : « la fillette de petite taille, les cheveux au vent, devant le bâtiment de commerce typiquement sans intérêt d'une exposition de bateaux gonflables » ou « l'homme pensif, penché sur le parapet d'une autoroute au beau milieu de nulle part » (p. 15). Échappant au formalisme, ce travail réussit à donner une impression de fugitivité, voire d'improvisation, résultat d'une composition rigoureuse, d'un cadrage étudié qui, soudain, donne lieu à un équilibre, une harmonie qui n'est fortuite qu'en apparence. Ainsi Bernard Plossu redécouvre Athènes, il soulève le rideau de l'évidence pour révéler « ces scènes interstitielles que nos yeux ne sont pas accoutumés à distinguer » (p. 17 = p. 11 : αὐτὲς τὶς ἐνδιάμεσες σκηνές, ἐκεῖνες ἀκριβῶς ποὺ τὰ μάτια μας δὲν ἔχουν μάθει νὰ ξεχωρίζουν) un univers d'intimité, de discrétion et d'émotion.

Le second texte, « Ο, ΤΙ ΔΕΝ ΧΑΝΕΤΑΙ », est signé par Aristide Antonas, architecte et écrivain, mais aussi photographe, comme en témoigne son blog : <http://www.antonas.blogspot.com> Beaucoup plus théorique et abstrait que celui de Rivellis, son article ne mentionne nulle part le nom de Plossu. Seul le premier paragraphe paraît décrire l'une de ses photographies. Il semble possible que ce texte ait été composé indépendamment de l'œuvre de Plossu. S'inspirant d'une lettre dont le peintre Caspar David Friedrich accompagnait une livraison de ses toiles en indiquant très précisément la position que devait avoir le « contemplateur », Antonas décrit la façon dont les photographies offrent un cadre qui invite l'observateur à s'installer devant elles comme on s'assoit sur un siège devant une fenêtre. Pour Antonas, chaque cliché est lui-même une chambre noire dans laquelle l'observateur est amené à (se) plonger. Il poursuit en évoquant le cadre photographique, puis en s'interrogeant sur la notion d'instant, de souvenir et d'oubli.

Suit un album soigné, quatre-vingts pages de photographies en noir et blanc, reproduites en formats variés (demi-page, pleine page, double page). Visions fugitives et minimalistes, ces clichés capturent des détails du paysage athénien. Le cadre photographique et l'instant du cliché expriment une subjectivité de passage(s), un regard en

mouvement dont les décalages et les anachronismes révèlent avec d'autant plus de précision et de rigueur le chaos ordinaire d'une ville anarchique et de son port, le Pirée : la circulation automobile sur les avenues d'Athènes, une rangée de piétons attendant le bus, des murs couverts d'affiches à moitié arrachées, des terrains vagues semés de constructions abandonnées, un passant et son chapeau dans les rues désertes du quartier de la Métropole, une ligne de lumières dans la nuit, un terrain de basket-ball installé contre les rochers, l'immensité marine trouée par une minuscule embarcation, un déploiement d'immeubles modernes sur les flancs d'une colline, un marchand de glaces dans la fraîcheur du jardin... Sur la place d'un marché, au premier plan, un monceau de sacs de plâtre posés dans les ordures, tandis qu'au loin un chat noir rase le sol et s'éloigne d'un Combi Volkswagen à la carcasse constellée d'affiches sur lesquelles on distingue avec peine un portrait, celui d'un homme politique en campagne, peut-être. On referme le volume, pour rester face à cette couverture emblématique : depuis un pont posé sur la voie ferrée qui sépare l'effervescent Thessalonique du calme Céramique, le regard s'élance vers le Parthénon qui trône, inaltérable et incandescent, alors qu'au premier plan une rame de métro raye la nuit noire, filant en direction du Pirée.

Stavroula KEFALLONITIS
(novembre 2007)